

Géographie zombie, les ruines du capitalisme de Manouk Borzakian

Gérard Grugeau

Numéro 192, septembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

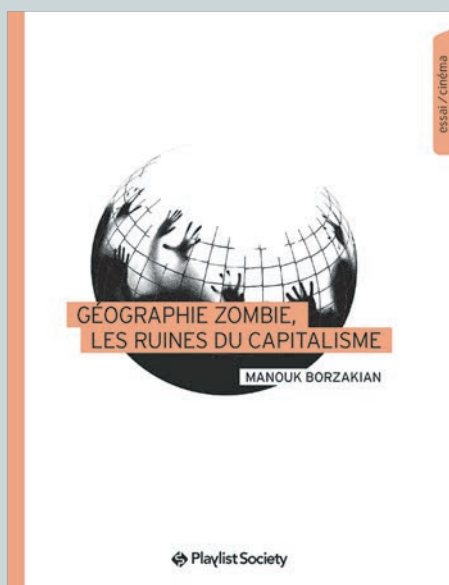
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2019). Compte rendu de [*Géographie zombie, les ruines du capitalisme* de Manouk Borzakian]. *24 images*, (192), 134–135.

Géographie zombie, les ruines du capitalisme de Manouk Borzakian

PAR GÉRARD GRUGEAU



↑ Éditions Playlist Society, 2019, 120 pages

Qui aurait cru qu'un géographe féru de cinéma consacrerait un jour une étude à la présence des zombies dans notre monde contemporain assujéti aux sirènes du capitalisme et à la prolifération des images? C'est pourtant le pari réussi de Manouk Borzakian qui livre ici un essai passionnant dont on dévore les pages avec l'appétit aiguisé du cinéophile en quête de sensations fortes. À bien y penser, l'idée d'un projet d'écriture érigeant des passerelles entre la *géographie zombie* véhiculée par le 7^e art et les *ruines du capitalisme* a toute sa pertinence, la géographie étant après tout une science du territoire et de l'organisation sociale nous permettant de mieux appréhender ce qui lie l'homme à son environnement.

Borzakian part d'un constat simple et irréfutable: suite à ses premières apparitions dans *White Zombie* (1932) de Victor Halperin et *I Walked with a Zombie* (1943) de Jacques Tourneur, la figure du zombie, qui était jadis associée à un imaginaire colonial et à la métaphore de l'esclavage, s'est propagée sur les écrans, et ce surtout depuis les années 1970 avec un effet d'accélération au tournant du siècle, quand l'avènement d'un imaginaire mondialisé a vu se multiplier les allégories du « monstre » aussi bien dans les livres et les films que dans les séries télévisées et les jeux vidéo. Mais si les

zombies sont omniprésents, que révèlent ces métaphores contagieuses ? Quelles noces de sang le cinéma et la géographie célèbrent-ils pour dire le refoulé de notre époque et « les ruines du présent » ? Avec un sens de l'analyse qui ne se dément jamais, c'est en fait tout l'impensé actuel de l'Occident que Borzakian met en lumière, désignant la violence ouverte ou larvée de nos sociétés face aux enjeux politiques et sociétaux liés au territoire et à l'altérité. Obsession identitaire, repli derrière les frontières physiques ou intérieures, édification de murs, implantation de communautés fermées, privatisation et militarisation accrues de l'espace, exclusion économique, démonisation de l'étranger, peur du métissage : traversées par toutes ces préoccupations, le cinéma d'horreur contemporain s'appuie volontiers sur la géographie des lieux pour dire l'instabilité et l'enfermement qui gagnent, produits d'un capitalisme prédateur aux abois, en constante reconfiguration. Bref, selon l'essayiste, nous vivons une « perte en monde », tout en nous retrouvant englués dans une sorte d'incapacité à « faire monde ». Et c'est cette exacerbation des enjeux que les fictions zombies mettent en scène jusqu'au malaise, mais non sans une certaine distance ironique.

La géographie, notre rapport à l'espace, sont ici au cœur du propos. Dans la longue chaîne des transformations qui façonnent les époques (consumérisme, notamment), le *Night of the Living Dead* (1968) suivi de *Dawn of the Dead* (1978) et *Day of the Dead* (1985) de G. A. Romero font bien sûr figure d'œuvres de rupture. Retraçant en outre le phénomène antérieur des *body snatchers*, Borzakian évoque cette lente transition, ce passage d'une « altérité externe » (l'Autre exotique, non civilisé) à une « altérité interne » où l'invasion a désormais colonisé les corps ou les esprits (voir l'aliénation, grand thème marxiste), menaçant l'identité du *nous* familial et sociétal. Dans un contexte de mutation civilisationnelle qui compresse le temps (transports, télécommunications) et alimente un néolibéralisme virtuel et insaisissable, l'homme moderne se voit ainsi réduit au statut de marchandise. Dépossédé de lui-même, il lui faut repenser les espaces physique et symbolique. L'angoisse générée par la figure du zombie le pousse donc à redéfinir ce qui le constitue dans son rapport à lui-même et aux autres. Au chapitre de la représentation, Borzakian distingue de façon convaincante les productions issues du cinéma indépendant qui individualisent et humanisent le monstre refusant de l'enfermer dans une différence irréductible (*Survival of the Dead* de Romero, les séries *iZombie* ou *In the Flesh*) et celles du blockbuster qui, elles, vont « essentialiser » le zombie (*Resident Evil* de Paul W.S. Anderson, *World War Z* de Mark Foster, *Dawn of the Dead* de Zack Snyder), l'associant à une masse uniforme, inhumaine, qui appelle naturellement à la défiance et l'affrontement.

On le voit, avec la porosité des espaces, tous les enjeux de la mondialisation sont là présents, renforçant ce que l'auteur nomme « le désir d'ici » et « le désir d'entre soi ». Mais se retrancher derrière une forme « d'immunisation géographique » est bien sûr illusoire. Cette perte de repères qui induit une autre expérience du monde ne peut-elle pas être aussi source d'émancipation ? D'où l'idée, face au chaos et l'incertitude, de réinventer un espace commun de cohabitation avec la figure du zombie, de quelque nature qu'elle soit. De cet élan vers la vie pourrait émerger une nouvelle façon de faire lieu et d'être au monde. Comme quoi jamais le cinéma d'horreur avec ses monstres stigmatisés n'a-t-il été autant d'actualité. Si une qualité majeure ressort de *Géographie zombie, les ruines du capitalisme*, c'est bien celle d'un ouvrage terriblement en phase avec son époque.